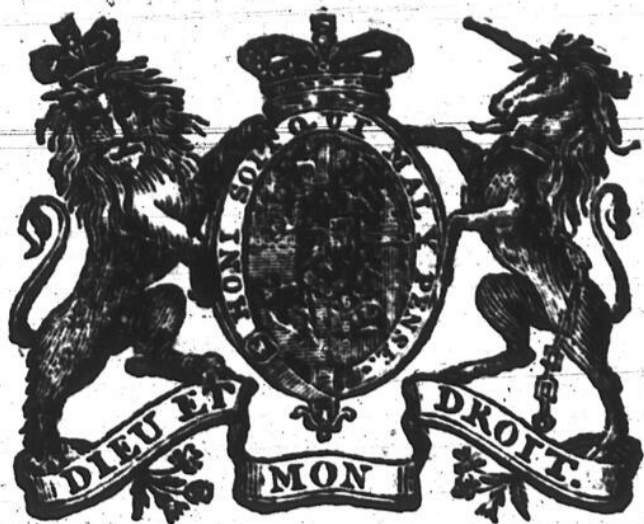


THE
QUEBEC
GAZETTE.



LA
GAZETTE
DE QUEBEC.

THURSDAY, JULY 21, 1803.

JEUDI, LE 21 JUILLET, 1803.

ROBT. SHORE MILNES, LIEUT. GOVERNOR.



GEORGE THE THIRD by the Grace of God of the United Kingdom of Great-Britain and Ireland KING, Defender of the Faith.

To our much beloved and faithful Legislative Councillors of our Province of Lower-Canada and to our faithful, and well beloved the Knights, Citizens and Burgesses of our said Province.— Greeting—

Whereas by an Act passed in the last Session of our Provincial Parliament, intituled "An Act for the better regulation of the Militia of this Province, and for repealing certain Acts or Ordinances therein mentioned," it is among other things enacted, that in case of War, Invasion or eminent danger thereof, Inturrection, or other pressing exigencies, if the Legislature shall then be separated by such adjournment or Prorogation, as will not expire within fourteen days, it shall and may be lawful for the Governor, Lieutenant Governor, or Person administering the Government to issue a Proclamation for the meeting of the Legislature within fourteen days, and the Legislature shall accordingly meet and sit upon such day, as shall be appointed by such Proclamation and continue to sit and Act in like manner, to all intents and purposes, as if it had stood prorogued and adjourned to same day.

And Whereas we have been pleased to order by and with the advice of Our Privy Council, that the Governor, Lieutenant Governor or Commander in Chief, or Person acting as such for the time being, of any of the Ports or Settlements belonging to the Crown of Great Britain and Ireland, or of any of our Colonies, Islands and Plantations, where any Ships or Vessels belonging to the Subjects of the French and Batavian Republic's may have put in and be found, do immediately cause all such Ships or Vessels belonging to the Subjects of the French or Batavian Republic's now within or which may hereafter arrive within the Limits of any of the Ports, Harbours or roads belonging to such Ports and Settlements, Colonies Islands and Plantations to be detained, together with all Persons and effects on board the said Ships and Vessels.

And whereas our said Provincial Parliament now stands prorogued to the nineteenth day of August next; we therefore do hereby publish and declare our Royal will and pleasure that our said Provincial Parliament shall on Tuesday the second day of August, be held for the dispatch of divers weighty and important affairs, and we do command, and by the tenor of these presents, firmly enjoin you, and every of you, and all others in this behalf interested, that you give your attendance accordingly, and that personally you be, and appear on the said second day of August, at our City of Quebec in our said Province.

In Testimony whereof we have caused these our Letters to be made Patent, and the Great Seal of our said Province of Lower Canada to be hereunto affixed.

Witness our trusty and well beloved SIR ROBERT SHORE MILNES, Baronet, Our Lieutenant Governor of our said Province of Lower-Canada, at our Castle of St. Louis in our said City of Quebec, in our said Province, the twenty first day of July, in the Year of Our Lord Christ one thousand eight hundred and three, and of our reign the forty third.

R. S. M.

HERMAN W. RYLAND, C. C. in Chancery.

DECLARATION.

His Majesty's earnest endeavors for the preservation of Peace having failed of success, he entertains the fullest confidence that he shall receive the same support from his Parliament, and that the same zeal and spirit will be manifested by His People, which he has experienced on every occasion when the honor of His Crown has been attacked, or the essential interests of His Dominions have been endangered.

During the whole course of the Negotiations which led to the Preliminary and Definitive Treaties of Peace between His Majesty and the French Republic, it was His Majesty's sincere desire, not only to put an end to the hostilities which subsisted between the two countries, but to adopt such measures, and to concur in such propositions, as might most effectually contribute to consolidate the general tranquility of Europe.— The same motives by which His Majesty was actuated during the Negotiations for Peace, have since invariably governed His conduct. As soon as the Treaty of Amiens was concluded, His Majesty's Courts were open to the people of France for every purpose of legal redress; all sequestrations were taken off their property; all prohibitions on their trade which had been imposed during the war were removed, and they were placed in every respect, on the same footing with regard to commerce and

ROBT. SHORE MILNES, LIEUT. GOUVERNEUR.



FORGE TROIS par la Grace de Dieu du Royaume Uni de la Grande Bretagne et de France, Défenseur de la Foi.

A nos bien aimés et fidèles Conseillers du Conseil Législatif de notre Province du Bas Canada et à nos fidèles et bien aimés Chevaliers, Citoyens et Bourgeois de notre dite Province, Salut.

Attendu que par un Acte passé dans la dernière Session de notre Parlement Provincial, intitulé "Acte pour le meilleur Règlement de la Milice dans cette Province, et pour rappeler certains Actes ou Ordonnances y mentionnés," il est enjoint, entre autres choses, que dans le cas de Guerre, d'Invasion, de danger éminent, d'Inturrection ou d'autres exigences pressantes dans l'étendue d'icelle, si la Législature est alors séparée par tel ajournement ou prorogation qui n'expirera point sous quatorze jours, il sera et pourra être loisible au Gouverneur, Lieutenant Gouverneur ou la personne administrant le Gouvernement, d'émaner une Proclamation pour assembler la Législature dans l'espace de quatorze jours, et la Législature en conséquence s'assemblera et siégera à tel jour qui sera appointé par telle Proclamation, et continuera de siéger et d'agir de la même manière et à tous égards, de même que si elle a-voit été prorogée et ajournée pour tel jour.

Et attendu que nous avons bien voulu ordonner, par et de l'avis de notre Conseil privé, que le Gouverneur, Lieutenant Gouverneur ou Commandant en Chef, ou la personne agissant comme tel pour le tems d'alors, dans aucuns des Ports ou Etablissements appartenants à la Couronne de la Grande-Bretagne et d'Irlande ou dans aucune de nos Colonies, Isles et Plantations, où aucuns navires ou vaisseaux appartenants aux sujets de la République Française et Batave peuvent être entrés, fasse immédiatement détenir tous tels navires ou vaisseaux appartenants aux sujets des Républiques Française et Batave, qui sont actuellement ou pourront ci après arriver dans les limites d'aucun des ports, havres ou rades appartenants à tels ports, et établissements, colonies, isles et plantations, ensemble avec les personnes et effets à bord des dits navires et vaisseaux.

Et attendu que notre Parlement Provincial est actuellement prorogué au dix neuvième jour d'Août prochain, c'est pourquoi nous déclarons et publions par la présente que notre volonté et plaisir Royal est que notre dit Parlement Provincial s'assemble Mardi le deuxième jour d'Août, à l'effet de traiter de divers objets et affaires de poids et d'importance; et nous vous commandons et par la teneur de ces présentes vous enjoignons fermement, vous et chacun de vous, et tous autres y intéressés que vous vous y trouviez en conséquence personnellement, et que vous parosiez le dit second jour d'Août, dans notre Cité de Québec dans notre dite Province.

En foi de quoi nous avons fait rendre ces présentes lettres patentes, et y avons fait apposer le Sceau de notre dite Province du Bas Canada.

Ténoin notre fidèle et bien aimé SIR ROBERT SHORE MILNES, Baronet, notre Lieutenant Gouverneur de notre dite Province du Bas-Canada, dans notre Château St. Louis dans notre dite Cité de Québec, dans notre dite Province, le vingt et unième jour de Juillet, dans l'an de notre Seigneur Jésus-Christ mil huit cent trois et dans la quarante troisième année de notre regne.

R. S. M.

HERMAN W. RYLAND, C. C. en Chancellerie.

Traduit par ordre de Son Excellence.
X. LANAUDIERE, S. & T. F.

DECLARATION.

Sa Majesté ayant manqué de succès malgré tous les efforts qu'elle a faits pour préserver la paix, elle a la pleine confiance qu'elle recevra le même soutien de son Parlement, et que son peuple manifesterá le même zèle et le même esprit, qu'elle a éprouvés en toute occasion lorsque l'honneur de sa Couronne a été attaqué, ou que les intérêts essentiels de ses possessions ont été mis en danger.

Durant tout le cours des Négociations qui tendirent aux Traités Préliminaire et Définitif de Paix entre sa Majesté et la République Française, le désir sincère de Sa Majesté étoit, non seulement de mettre fin aux hostilités qui existoient entre les deux pays, mais aussi d'adopter telles mesures et d'accéder à telles propositions qui pussent le plus efficacement contribuer à consolider la tranquillité générale de l'Europe. Les mêmes motifs qui ont fait agir sa Majesté durant les Négociations, ont depuis guidé sa conduite d'une manière invariable. Du moment que le Traité d'Amiens fut conclu, les Cours de sa Majesté furent ouvertes au peuple de France pour tout objet demandant justice: tous séquestres furent ôtés de dessus leurs propriétés; les prohibitions mises sur leur commerce durant la guerre, cessèrent, et ils furent mis à tous égards, sur le même pied, quant au commerce et à la communication, que les habitants de tout autre état en amitié avec sa Majesté, mais avec lesquels il n'existoit aucun traité de commerce.

intercourse, as the inhabitants of any other state in amity with His Majesty, with which there existed no treaty of commerce.

To a system of conduct thus open, liberal and friendly, the proceedings of the French government afforded the most striking contrast. The prohibitions which had been placed on the commerce of his Majesty's subjects during the war, have been enforced with increasing strictness and severity; violence has been offered, in several instances, to their vessels and their property; and, in no case, has justice been afforded to those who may have been aggrieved in consequence of such acts, nor has any satisfactory answer been given to the repeated representations made by His Majesty's ministers, or ambassadors at Paris. Under such circumstances, when His Majesty's subjects were not suffered to enjoy the common advantages of peace within the territories of the French republic, and the countries dependent upon it, the French government had recourse to the extraordinary measure of sending over to this country a number of persons for the professed purpose of residing in the most considerable sea-port towns of Great-Britain and Ireland, in the character of commercial agents, or consuls. These persons could have no pretensions to be acknowledged in that character, as the right of being so acknowledged, as well as all the privileges attached to such a situation, could only be derived from a commercial treaty; and as no treaty of that description was in existence between his Majesty and the French republic, there was, consequently, too much reason to suppose, that the real object of their mission was by no means of a commercial nature, and this suspicion was confirmed, not only by the circumstance that some of them were military men, but by the actual discovery that several of them were furnished with instructions to obtain the soundings of the harbors, and to procure military surveys of places where it was intended they should reside. His Majesty felt it to be his duty to prevent their departure to their respective places of destination, and represented to the French government the necessity of withdrawing them; and it cannot be denied that the circumstances under which they were sent, and the instructions which were given to them, ought to be considered as decisive indications of the dispositions and intentions of the government by whom they were employed.

The conduct of the French government, with respect to the Commercial Intercourse between the two countries, must therefore be considered as ill suited to a state of peace, and their proceedings, in their general political relations, as well as in those which immediately concern His Majesty's dominions, appear to have been altogether inconsistent with every principle of good faith, moderation and justice. His Majesty had entertained hopes, in consequence of the repeated assurances and professions of the French Government, that they might have been induced to adopt a system of policy, which, if it had not inspired other Powers with confidence, might at least have allayed their jealousies. If the French government had really appeared to be actuated by a due attention to such a system; if their disposition had proved to be essentially pacific, allowances would have been made for the situation in which a new Government must be placed after so dreadful and extensive convulsion as that which has been produced by the French Revolution. But His Majesty has unfortunately had too much reason to observe and to lament that the system of violence, aggression, and aggrandizement which characterized the proceedings of the different Governments of France during the war, has been continued with as little disguise since its termination. They have continued to keep a French army in Holland against the will, and in defiance of the remonstrances of the Batavian Government, and in repugnance to the letter of three solemn Treaties. They have, in a period of peace, invaded the territory, and violated the independence of the Swiss Nation, in defiance of the treaty of Luneville, which had stipulated the independence of their territory, and the right of the inhabitants to chuse their own form of Government. They have annexed to the dominions of France, Piedmont, Parma, and Placentia, and the island of Elba, without allotting any provision to the King of Sardinia, whom they have despoiled of the most valuable part of his territory, though they were bound, by a most solemn engagement to the Emperor of Russia, to attend to his interests, and to provide for his establishment. It may indeed, with truth be asserted, that the period which has elapsed since the conclusion of the definitive treaty, has been marked with one continued series of aggression, violence, and insult on the part of the French Government.

In the month of October last, His Majesty was induced, in consequence of the earnest solicitation of the Swiss nation, to make an effort, by a representation to the French Government, to avert the evils which were then impending over that country. This representation was couched in the most temperate terms: and measures were taken by His Majesty for ascertaining, under the circumstances which then existed, the real situation and wishes of the Swiss Cantons, as well as the sentiments of the other Cabinets of Europe. His Majesty learned, however, with the utmost regret, that no disposition to counteract these repeated infractions of Treaties and acts of violence was manifested by any of the Powers most immediately interested in preventing them; and His Majesty therefore felt that, with respect to these objects, His single efforts could not be expected to produce any considerable advantage to those in whose favor they might be exerted.

It was about this time that the French Government first distinctly advanced the principle, that His Majesty had no right to complain of the conduct, or to interfere with the proceedings, of France, on any point which did not form a part of the stipulations of the Treaty of Amiens. That Treaty was unquestionably founded upon the same principle as every other antecedent treaty or convention, on the assumption of the state of possession and of engagements subsisting at the time of its conclusion; and if that state of possession and of engagements is materially affected by the voluntary act of any of the parties, so as to prejudice the condition on which the other party has entered into the contract, the change, so made, may be considered as operating virtually as a breach of the Treaty itself, and as giving the party aggrieved a right to demand satisfaction or

A un système de conduite si ouvert, libéral et amical, les procédés du Gouvernement François offrirent un contraste le plus frappant. Les prohibitions qui avoient été mises sur le commerce des sujets de sa Majesté durant la guerre, ont été mises en force avec une rigueur et une sévérité redoublée; on a offert la violence, en plusieurs cas, à leurs vaisseaux et à leurs propriétés; et on n'a rendu justice, en aucun cas, à ceux qui ont été lésés en conséquence de ces actes, ni donné aucune réponse satisfaisante aux représentations réitérées faites par les ministres de sa Majesté ou les Ambassadeurs à Paris. Sous de telles circonstances, lorsqu'on ne vouloit pas permettre aux sujets de sa Majesté de jouir des avantages communs de la paix dans les territoires de la République Française, et les pays en dépendants, le Gouvernement François eut recours à la mesure extraordinaire d'envoyer dans ce pays un nombre de personnes aux fins expresses de résider dans les ports de mer les plus considérables de la Grande Bretagne et de l'Irlande, en qualité d'Agents ou Consuls Commerciaux. Ces personnes ne pouvoient avoir aucune prétension d'être reconnues sous ce titre, puisque le droit d'être regardées comme tels, de même que tous les privilèges attachés à cette situation, ne pouvoient venir que d'un traité de commerce; et comme il n'y avoit aucun traité de cette nature en existence entre sa Majesté et la République Française, il y avoit conséquemment trop de raisons de croire que l'objet réel de leur mission n'étoit en aucune manière de nature commerciale, et ce soupçon fut confirmé, non seulement par la circonstance que quelques uns d'eux se trouverent être militaires, mais par la découverte effective, que plusieurs étoient munis d'instructions pour obtenir le sond et brassage des havres, et se procurer les plans militaires des places où on avoit dessein de les faire résider. Sa Majesté crut de son devoir d'empêcher leur départ pour leurs places respectives de destination, et représenta au Gouvernement François la nécessité de les rappeler; et on ne peut nier que les circonstances sous lesquelles ils étoient envoyés, et les instructions qui leur étoient données, ne doivent être regardées comme des annonces décisives des dispositions et intentions du Gouvernement qui les employoit.

La conduite du Gouvernement François, quant à la correspondance commerciale entre les deux pays, doit être regardée comme très peu convenable à un état de paix, et leurs procédés, dans leurs relations générales de politique, ainsi que dans celles qui intéressent immédiatement les possessions de sa Majesté, paroissent avoir été absolument contraires à tout principe de bonne foi, de modération et de justice. Sa Majesté avoit conçu l'espérance, d'après les assurances et professions réitérées du Gouvernement François, qu'on pourroit les induire à adopter un système de politique, lequel pourroit au moins diminuer la jalousie des autres puissances, si toutefois il ne leur inspiroit point de confiance. Si le Gouvernement François avoit réellement paru porter une attention convenable à ce système; si les dispositions se fussent trouvées essentiellement pacifiques, on auroit fait une allowance pour la situation dans laquelle doit être placé un nouveau Gouvernement après une convulsion si terrible et si étendue que celle qui a été produite par la Révolution Française. Mais, malheureusement, sa Majesté a eu trop lieu de voir et de déplorer, que le système de violence, d'agression et d'agrandissement, qui a caractérisé les procédés des différents Gouvernements de France durant la guerre, a continué avec aussi peu de déguisement, depuis qu'elle a été terminée. Ils ont continué à tenir une armée Française dans la Hollande, contre la volonté et en défi des remonstrances du Gouvernement Batave, et contraire à la lettre de trois traités solennels. Ils ont en tems de paix, envahi le territoire, et violé l'indépendance de la Nation Suisse, malgré le traité de Luneville, qui avoit stipulé l'indépendance de leur territoire, et le droit des habitants de choisir eux-mêmes leur forme de Gouvernement. Ils ont annexé aux possessions de la France, le Piedmont, Parme, et Placentia, et l'Isle d'Elbe, sans faire aucune provision pour le Roi de Sardaigne, qu'ils ont dépouillé de la partie la plus estimable de son territoire quoique liés, par l'engagement le plus solennel envers l'Empereur des Russes, de soigner ses intérêts et de pourvoir à son établissement. On peut certainement dire avec vérité, que le tems qui s'est écoulé depuis la conclusion du Traité définitif, a été marqué par une chaîne continuelle d'agression, de violence et d'insulte de la part du Gouvernement François.

Dans le mois d'Octobre dernier, sa Majesté fut induite, d'après les sollicitations les plus pressantes de la nation Suisse, de faire un effort, par une représentation au Gouvernement François, pour détourner les maux qui alors menaçoient ce pays. Cette représentation fut couchée dans les termes les plus modérés; et des mesures furent prises par sa Majesté pour déterminer, sous les circonstances qui alors existoient, la situation réelle et les desirs des Cantons Suisses, ainsi que les sentiments des autres Cabinets de l'Europe. Cependant sa Majesté apprit avec le plus grand regret, qu'aucune disposition, pour contrecarrer ces infractions réitérées des Traités et Actes de violence, ne se manifestoit de la part d'aucune des puissances les plus immédiatement intéressées à les empêcher; sa Majesté sentit donc, que, quant à ces objets, on ne pouvoit pas s'attendre que les simples efforts pussent produire aucun avantage considérable pour ceux en faveur desquels ils étoient faits.

Ce fut vers ce tems que le Gouvernement François avança distinctement, pour la première fois, le principe que sa Majesté n'avoit aucun droit de se plaindre de la conduite ou de se mêler des procédés de la France, sur tout point qui ne formoit pas partie des stipulations du Traité d'Amiens. Ce Traité étoit certainement fondé sur le même principe que tout autre traité ou convention précédente, sur la prise de l'état de possession et des engagements existants au tems de sa conclusion; et si cet état de possession et des engagements est essentiellement affecté par l'acte volontaire d'aucune des parties, de manière à porter préjudice à la condition qui a fait engager l'autre partie dans le contrat, l'échange, ainsi fait, peut être considéré comme ayant la force virtuelle d'une infraction du Traité même, et comme donnant à la partie lésée un droit de demander satisfaction ou compensation pour toute différence essentielle que tels actes peuvent avoir effectué dans leurs situations relatives; mais quelque soit le principe sur lequel on puisse considérer le traité comme étant fondé, il y a sans contredit une loi générale des Nations, qui, quoique sujette à être limitée, expliquée ou restreinte par une loi de convention, y est antécédente, et est cette règle de conduite à laquelle tous les souverains et les Etats avoient coutume d'appeller, dans

compensation for any substantial difference which such acts may have effected in their relative situations; but whatever may be the principle on which the treaty is to be considered as founded, there is indisputably a *General Law of Nations*, which, tho' liable to be limited, explained, or restrained by *Convention Law*, is antecedent to it, and is that rule of conduct to which all Sovereigns and States had been accustomed to appeal, where Conventional Law is admitted to have been silent. The Treaty of Amiens, and every other Treaty, in providing for the objects to which it is particularly directed, does not therefore assume or imply an indifference to all other objects which are not specified in its stipulations, much less does it adjudge them to be of a nature to be left to the will and caprice of the violent and the powerful. The justice of the cause is alone a sufficient ground to warrant the interposition of any of the Powers of Europe in the differences which may arise between other States, and the application and extent of that just interposition is to be determined solely by considerations of prudence. These principles can admit of no dispute; but if the new and extraordinary pretension advanced by the French Government, to exclude his Majesty from any right to interfere with respect to the concerns of other Powers, unless they made a specific part of the stipulations of the Treaty of Amiens, was that which it was possible to maintain, those Powers would have a right, at least, to claim the benefit of this principle, in every case of difference between the two countries. The indignation of all Europe must surely than be excited by the declarations of the French Government, that in the event of hostilities, these very Powers who were no Parties to the Treaty of Amiens, and who were not allowed to derive any advantage from the Remonstrances of His Majesty in their behalf, are nevertheless to be made the victims of a war which is alleged to arise out of the same treaty, and are to be sacrificed in a contest which they not only have not occasioned, but which they have had no means whatever of preventing.

His Majesty judged it most expedient, under the circumstances which then affected Europe, to abstain from a recurrence to hostilities on account of the views of ambition and acts of aggression manifested by France on the continent; yet an experience of the character and dispositions of the French government could not fail to impress his Majesty with a sense of the necessity of increased vigilance in guarding the rights and dignity of his crown, and in protecting the interests of his people.

While his Majesty was actuated by these sentiments, he was called upon by the French government to evacuate the island of Malta. His Majesty had manifested, from the moment of the signature of the Definitive Treaty of Amiens relative to that island. As soon as he was informed that an election of a Grand Master had taken place, under the auspices of the Emperor of Russia, and that it had been agreed by the different Priorities assembled at St. Petersburg to acknowledge the person whom the court of Rome should select out of those who had been named by them to be Grand Master of the Order of St. John his Majesty proposed to the French government, for the purpose of avoiding any difficulties which might arise in the execution of the arrangement, to acknowledge that election to be valid: and when in the month of August the French government applied to his Majesty to permit the Neapolitan troops to be sent to the island of Malta, as a preliminary measure for preventing any unnecessary delay, his Majesty consented without hesitation to this proposal, and gave directions for the admission of Neapolitan troops into the island. His Majesty had thus shewn his disposition not only to throw no obstacles in the way of the execution of the treaty, but, on the contrary, to facilitate the execution of it by every means in his power. His Majesty cannot, however, admit, that any period since the conclusion of the Treaty of Amiens the French government have had a right to call upon him, in conformity to the stipulations of that Treaty, to withdraw his forces from the island of Malta. At the time when this demand was made by the French Government, several of the most important stipulations of the arrangement respecting Malta remained unexecuted: the election of a Grand Master had not been carried to effect. The tenth Article had stipulated, that the independence of the island should be placed under the guarantee and protection of Great Britain, France, Austria, Russia, Spain and Prussia. The Emperor of Germany had acceded to the Guarantee, but only on condition of a like accession on the part of the other Powers specified in the Article. The Emperor of Russia had refused his accession, except on the condition that the Maltese Language should be abrogated; and the King of Prussia had given no answer whatever to the application which had been made to him to accede to the arrangement. But the fundamental principle upon the existence of which depended the execution of the other parts of the Article, had been defeated by the changes which had taken place in the Constitution of the Order since the conclusion of the Treaty of Peace. It was to the Order of St. John of Jerusalem that His Majesty was, by the first stipulation of the Tenth Article, bound to restore the Island of Malta. The Order is defined to consist of those Languages which were in existence at the time of the conclusion of the Treaty: The three French Languages having been abolished, and a Maltese Language added to the institution. The Order consisted, therefore, at that time of the following Languages, viz. the Languages of Arragon, Castile, Germany, Bavaria, and Russia. Since the conclusion of the Definitive Treaty, the Languages of Arragon and Castile have been separated from the Order by Spain, a part of the Italian Language has been abolished by the annexation of Piedmont and Parma to France. There is strong reason to believe that it has been in contemplation to sequester the property of the Bavarian Language; and the intention has been avowed of keeping the Russian Languages within the dominions of the Emperor.

Under these circumstances the Order of St. John cannot now be considered as that body to which, according to the stipulations of the Treaty the island was to be restored; and the funds indispensably necessary for its support, and for the maintenance of the independence of the island, have been nearly if not wholly sequestered. Even if this had arisen from circumstances which it was not in the power of any of the contracting

les cas où la loi de convention étoit admise comme ne faisant rien. Le traité d'Amiens, et tout autre Traité, en pourvoyant aux objets auxquels il est particulièrement dirigé, n'assume donc point, ou n'implique point une indifférence pour tous les autres objets qui ne sont point spécifiés dans les stipulations, et encore moins les juge-t-il de nature à être laissés à la volonté et au caprice du violent et du puissant. La justice de la cause est seule une raison suffisante pour attester l'interposition d'aucune des puissances de l'Europe dans des différends qui peuvent survenir entre d'autres Etats, et l'application et l'étendue de cette juste interposition doivent être déterminées par des considérations de prudence seulement. Ces principes ne peuvent admettre aucune dispute; mais si la prétention nouvelle et extraordinaire avancée par le Gouvernement François, d'exclure sa Majesté d'aucun droit d'entremise, quant aux intérêts des autres puissances, à moins qu'ils ne fissent partie spécifiques des stipulations du Traité d'Amiens, étoit telle à pouvoir être soutenue, ces puissances auroient au moins un droit de réclamer l'avantage de ce principe, dans tous cas de différend entre les deux pays. L'indignation de toute l'Europe doit certainement être excitée par la déclaration du Gouvernement François, que, dans un événement d'hostilités, ces puissances même, qui n'étoient aucunement parties dans le Traité d'Amiens, et à qui on ne permit point de tirer aucun avantage des remontrances de sa Majesté en leur faveur, sont néanmoins rendues les victimes d'une guerre que l'on dit venir de ce même traité, et doivent être sacrifiées dans une querelle que non seulement ils n'ont pas suscitée, mais qu'ils n'ont pas eu les moyens d'empêcher.

Sa Majesté jugea plus à propos, sous les circonstances qui alors affectoient l'Europe, de s'abstenir d'avoir recours aux hostilités rapport aux vues d'ambition et actes d'agression manifestés par la France sur le Continent; cependant l'épreuve du caractère et des dispositions du Gouvernement François ne pouvoit manquer de convaincre sa Majesté de la nécessité de redoubler sa vigilance pour préserver les droits et la dignité de sa couronne, et protéger les intérêts de son peuple.

Tandis que sa Majesté agissoit d'après ces sentiments, le Gouvernement François lui demanda d'évacuer Malte. Sa Majesté avoit manifesté, depuis le moment de la signature du Traité définitif, une disposition sincère de donner un entier effet aux stipulations du Traité d'Amiens concernant cette Ile. Dès qu'elle fut informée que l'élection du Grand Maître avoit eu lieu, sous les auspices de l'Empereur de Russie, et qu'il avoit été accordé par les différents Prieurs assemblés à St. Petersburg, de reconnoître la personne que la cour de Rome choisiroit entre ceux qui avoient été par eux nommés pour être Grand Maître de l'ordre de St. Jean, sa Majesté proposa au Gouvernement François, afin d'éviter toutes difficultés qui pourroient survenir dans l'exécution de l'arrangement, de reconnoître cette élection comme valide: et lorsque dans le mois d'Août le Gouvernement François s'adressa à sa Majesté pour permettre qu'on envoyât des troupes Neapolitaines dans l'île de Malte, comme mesure préliminaire pour prévenir tout délai inutile, Sa Majesté consentit à cette proposition sans hésiter, et donna les directions pour admettre dans l'île les troupes Neapolitaines. Sa Majesté avoit ainsi montré sa disposition, non seulement de ne mettre aucun obstacle dans l'exécution du Traité, mais au contraire, d'en faciliter l'exécution par tous les moyens en son pouvoir. Cependant, sa Majesté ne peut pas admettre, que le Gouvernement François ait eu droit, à aucune époque depuis la conclusion du Traité d'Amiens, de lui demander, conformément aux stipulations de ce Traité, à retirer ses forces de l'île de Malte. Au temps que cette demande fut faite par le Gouvernement François, il y avoit plusieurs stipulations les plus importantes de l'arrangement concernant Malte qui n'étoient point exécutées: l'élection du Grand Maître n'avoit point été mise à effet. Le dixième article avoit stipulé que l'indépendance de l'île seroit mise sous la garantie et la protection de la Grande Bretagne, de la France, de l'Autriche, de la Russie, de l'Espagne et de la Prusse. L'Empereur d'Allemagne avoit accédé à la garantie, mais seulement sous la condition d'une semblable accession de la part des autres Puissances désignées dans l'Article. L'Empereur de Russie avoit refusé son accession, à moins que la langue maltoise ne fut abrogée; et le Roi de Prusse n'avoit fait aucune réponse quelconque à l'application qu'on lui avoit faite pour accéder à l'arrangement. Mais le principe fondamental, de l'existence duquel dépendoit l'exécution des autres parties de l'Article, avoit été détruit par les changements qui avoient eu lieu dans la Constitution de l'Ordre depuis la conclusion du Traité de Paix. C'étoit à l'Ordre de St. Jean de Jérusalem que sa Majesté, par la première stipulation du dixième article, étoit tenue de restituer l'île de Malte. L'Ordre est défini comme devant consister de ces langues qui étoient en existence au temps de la conclusion du Traité: les trois langues Françaises ayant été abolies, et une langue Maltoise ajoutée à l'Institution. L'Ordre étoit donc composée à cette époque des langues suivantes, savoir: les langues d'Arragon, de Castille, d'Allemagne, de Bavière et de Russie. Depuis la conclusion du Traité Définitif, les langues d'Arragon et de Castille ont été séparées de l'Ordre par l'Espagne, une partie de la langue Italienne a été abolie par l'union du Piedmont et de la France. Il y a fortement lieu de croire qu'on a eu en contemplation de séquestrer la propriété de la langue de Bavière, et on a avoué l'intention de garder les langues Russes dans les territoires de l'Empereur.

Sous ces circonstances l'Ordre de St. Jean ne peut pas maintenant être considéré comme ce Corps auquel, suivant les stipulations du Traité, l'île devoit être restituée; et les fonds indispensablement nécessaires pour son soutien, et pour le maintien de l'indépendance de l'île, ont été, si non entièrement, au moins presque tout séquestrés. Si même ceci fut arrivé par des circonstances qu'il n'auroit pas été au pouvoir des parties contractantes au Traité, de contrôler, sa Majesté auroit néanmoins un droit de différer l'évacuation de l'île par ses forces, jusqu'à ce qu'un arrangement équivalent eut été conclu pour la préservation de l'indépendance de l'Ordre et de l'île. Mais si ces changements ont eu lieu en conséquence de quelques actes des autres parties au Traité; si le Gouvernement François paroît avoir procédé sur un système de rendre l'Ordre, dont il a stipulé l'indépendance, incapable de maintenir cette indépendance, le droit de sa Majesté de continuer à occuper l'île, sous de telles circonstances, pourra à peine être contesté. On ne peut disputer que le revenu des deux langues Espagnoles n'ait

parties to the Treaty to controul, His Majesty would nevertheless have had a right to defer the evacuation of the island by his forces, until such time as an equivalent arrangement had been concluded for the preservation of the independence of the Order and of the island. But if these changes have taken place in consequence of any acts of the other parties to the Treaty; if the French government shall appear to have proceeded upon a system of rendering the Order, whose independence they have stipulated, incapable of maintaining that independence, His Majesty's right to continue in the occupation of the island, under such circumstances, will hardly be contested. It is indisputable that the revenue of the two Spanish Langues have been withdrawn from the Order by His Catholic Majesty; a part of the Italian Langue has in fact been abolished by France, through the unjust annexation of Piedmont and Parma, and Placentia to the French territory. The Elector of Bavaria has been instigated by the French Government to sequester the property of the Order within his territories; and it is certain that they have not only sanctioned but encouraged the idea of the propriety of separating the Russian Langues from the remainder of the Order.

As the conduct of the Governments of France and Spain have therefore, in some instances, directly, and in others indirectly, contributed to the changes which have taken place in the Order, and thus destroyed its means of supporting its independence, it is to those governments, and not to His Majesty, that the non execution of the Tenth Article of the Treaty of Amiens must be ascribed.

Such would be the just conclusion if the Tenth Article of that Treaty were considered as an arrangement by itself.—It must be observed, however that this article forms a part only of a Treaty of Peace, the whole of which is connected together, and the stipulations of which, must, upon a principle common to all Treaties, be construed as having a reference to each other.

His Majesty was induced by the Treaty of Peace to consent to abandon, and to restore to the Order of St. John the Island of Malta, on condition of its independence and neutrality.—But a further condition which must necessarily be supposed to have had considerable influence with His Majesty in inducing him to make so important a concession was the acquiescence of the French Government in an arrangement for the security of the Levant by the eighth and ninth Articles in the Treaty stipulating the integrity of the Turkish Empire, and the independence of the Ionian Islands. His Majesty has, however, since learnt, that the French Government have entertained views hostile to both these objects; and that they have even suggested the idea of a partition of the Turkish Empire. These views must now be manifest to all the world, from the official publication of the report of Colonel Sebastiani; from the conduct of that officer, and of the other French agents in Egypt, Syria, and the Ionian Islands, and from the distinct admission of the First Consul himself, in his communication with Lord Whitworth. His Majesty was, therefore, warranted in considering it to be the determination of the French Government to violate those Articles of the Treaty of Peace, which stipulated for the integrity and independence of the Turkish Empire, and of the Ionian Islands, and consequently he would not have been justified in evacuating the Island of Malta without receiving some other security, which might equally provide for these important objects. His Majesty accordingly feels that he has an incontestible claim, in consequence of the conduct of France since the Treaty of Peace, and with reference to the objects which made part of the stipulations of that Treaty, to refuse, under the present circumstances, to relinquish the possession of the Island of Malta.

Yet notwithstanding this right so clear and so unquestionable, the alternative presented by the French Government to His Majesty, in language the most peremptory and menacing, was the Evacuation of Malta, or the Renewal of War.

If the views of ambition and aggrandizement, which have thus been manifested by the French Government since the conclusion of the Treaty of Peace, have in so very particular a manner attracted the attention of His Majesty, it has been equally impossible for him not to feel, and not to notice, the repeated indignities which have been offered by that Government to his Crown, and to his people.

The Report of Colonel Sebastiani contains the most unwarrantable insinuations and charges against His Majesty's Government, against the Officers who commanded his Forces in Egypt, and against the British Army in that quarter. This Paper cannot be considered as the publication of a private individual; it has been avowed, and indeed bears evidence upon the face of it, that it is the official Report of an accredited Agent, published by the authority of the Government to which it was addressed, who thereby have given it their express sanction.

This Report had been published a very short time, when another indignity was offered to this Country in the communication of the First Consul of France to the Legislative Body. In this communication he presumes to affirm, in the character of Chief Magistrate of that Country, "That Great Britain cannot singly contend against the Power of France;" an assertion as unfounded as it is indecent, disproved by the events of many wars, and by none more than by those of the war which has been recently concluded.—Such an assertion, advanced in the most solemn official Act of a Government, and thereby meant to be avowed to all the Powers of Europe, can be considered in no other light than as a defiance publicly offered to His Majesty, and to a brave and powerful people, who are both willing and able to defend his just rights, and those of their country, against every insult and aggression.

The conduct of the First Consul to His Majesty's Ambassador at his Audience, in presence of the Ministers of most of the Sovereigns and States of Europe, furnishes another instance of provocation on the part of the French Government which it would be improper not to notice on the present occasion, and the subsequent explanation of this transaction may be

été retiré de l'Ordre par la Majesté Catholique; une partie de la langue Italienne a été réellement abolie par la France, en annexant injustement le Piémont, Parme et Placentia au territoire François. L'Electeur de Bavière a été excité par le Gouvernement François à séquestrer la propriété de l'Ordre dans ses territoires; et il est certain qu'il n'a pas seulement sanctionné, mais aussi encouragé l'idée de convenance de séparer les langues Russes du restant de l'Ordre.

Ainsi, comme la conduite des Gouvernements de France et d'Espagne ont, en quelques instances directement, et en d'autres indirectement, contribué aux changements qui ont eu lieu dans l'Ordre, et détruit les moyens de soutenir son indépendance, c'est à ces Gouvernements et non à sa Majesté qu'on doit attribuer le manque d'exécution du dixième article du Traité d'Amiens.

Telle seroit la juste conclusion si le dixième article de ce Traité étoit considéré comme un arrangement par lui-même. On doit observer, cependant, que cet article forme seulement partie d'un Traité de Paix, dont le tout est joint ensemble, et dont les stipulations, sur un principe commun à tous les Traités, doivent être entendues comme ayant rapport les unes avec les autres.

Sa Majesté fut induite par le Traité de Paix à consentir à abandonner et restituer à l'ordre de St. Jean, l'île de Malthe, à condition de sa indépendance et neutralité. Mais une condition subséquente qu'on doit nécessairement supposer avoir eu une influence considérable pour induire sa Majesté à faire une concession si importante, étoit le consentement du Gouvernement François dans un arrangement pour la sûreté du Levant, par les huitième et neuvième articles du Traité, stipulant l'intégrité de l'Empire Turque, et l'indépendance des îles Ionniennes. Cependant, sa Majesté a appris depuis que le Gouvernement François avoit conçu des vues hostiles sur ces deux objets; et qu'il a même suggéré l'idée d'une division de l'Empire Turque. Ces vues doivent être maintenant manifestes à tout le monde, d'après la publication officielle du rapport du Colonel Sebastiani; d'après la conduite de cet officier, et des autres agents François en Egypte, dans la Syrie et les îles Ionniennes, et d'après la confession distincte du Premier Consul même, dans sa communication avec le Lord Whitworth. C'est donc avec raison que sa Majesté a regardé comme la résolution du Gouvernement François de violer ces articles du Traité de Paix, qui stipuloient pour l'intégrité et l'indépendance de l'Empire Turque et des îles Ionniennes, et conséquemment il n'auroit point été justifié en évacuant l'île de Malthe sans recevoir quelque autre sûreté qui put également pourvoir à ces objets importants. En conséquence sa Majesté sent qu'elle a une prétention incontestable, rapport à la conduite de la France depuis le Traité de Paix, et quant aux objets qui faisoient partie des stipulations de ce traité, de refuser, dans les circonstances actuelles, d'abandonner la possession de l'île de Malthe.

Cependant, malgré ce droit si clair et si indubitable, l'alternative présentée à sa Majesté par le Gouvernement François, dans le langage le plus peremptoire et le plus menaçant, fut l'évacuation de Malthe, ou le renouvellement de la guerre.

Si les vues d'ambition et d'agrandissement qui ont été ainsi manifestées par le Gouvernement François depuis la conclusion du Traité de Paix, ont attiré l'attention de sa Majesté d'une manière si particulière, il lui a été de même impossible de ne point sentir et de passer sous silence les indignités répétées qui ont été commises par ce Gouvernement envers sa Couronne et son peuple.

Le Rapport du Colonel Sebastiani contient les insinuations et accusations les plus inexcusables contre le Gouvernement de sa Majesté, contre les officiers qui commandoient ses forces en Egypte, et contre l'armée Britannique qui y étoient. Ce papier ne peut être considéré comme la publication d'un simple individu; il reconnoît, et il porte le témoignage sur son empreinte, qu'il est le Rapport officiel d'un agent accrédité, publié par l'autorité du Gouvernement au quel il est adressé, qui par là lui a donné sa sanction expresse.

Il y avoit peu de temps que ce rapport avoit été publié, lors qu'une autre indignité fut offerte à ce pays dans la communication du Premier Consul au Corps Législatif. Dans cette communication il ose affirmer, en qualité de Magistrat en Chef de ce pays, "Que la Grande Bretagne seule ne peut point soutenir contre le pouvoir de la France;" assertion aussi mal fondée qu'elle est indécente, désapprouvée par les événements d'un nombre de guerres, et qui ne le fut jamais mieux que par ceux de la guerre récemment terminée.

Une semblable assertion, avancée dans l'acte officiel le plus solennel d'un Gouvernement, et par là donnée pour être avouée à toutes les puissances de l'Europe, ne sauroit être considérée sous aucun point de vue que comme un défi publiquement offert à sa Majesté, et à un peuple brave et puissant, qui a la volonté ainsi que les moyens de défendre ses justes droits, et ceux de son pays, contre toute insulte et agression.

La conduite du Premier Consul à son Audience envers l'Ambassadeur de sa Majesté, en présence des Ministres de la plupart des Souverains et Etats de l'Europe, fournit une autre instance de provocation de la part du Gouvernement François, qu'il seroit très mal de ne point remarquer dans l'occasion présente, et l'explication suivante de cette transaction peut être regardée comme ayant l'effet d'aggraver au lieu de pallier l'affront.

Dans le tems même que sa Majesté demandoit satisfaction et une explication sur quelques uns des points ci-dessus mentionnés, le Ministre François à Hambourg, chercha à obtenir l'insertion dans un papier de Hambourg, d'un libelle le plus grossier et le plus outrageant contre sa Majesté, mais lui ayant été fait des difficultés sur cette insertion, il se prévalut de son caractère officiel de Ministre de la République Française pour en requérir la publication par ordre de son Gouvernement, dans la Gazette du Sénat de cette ville. D'après une requête ainsi faite, le Sénat d'Hambourg fut induit d'y accéder: et c'est ainsi que l'indépendance de cette